

XYZ. La revue de la nouvelle



Sombres hybrides

David Clerson, *Dormir sans tête*, Montréal, Hélotrope, 2019, 132 p.

Marie-Claude Lapalme

Numéro 141, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapalme, M.-C. (2020). Compte rendu de [Sombres hybrides / David Clerson, *Dormir sans tête*, Montréal, Hélotrope, 2019, 132 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (141), 94–97.

hors du cadre des clichés —, trouve dans ces petites histoires un lieu d'expression plus qu'adéquat.

David Bélanger

Sombres hybrides

David Clerson, *Dormir sans tête*, Montréal, Hélioïtrope, 2019, 132 p.

A PRÈS DEUX ROMANS, *Frères* (2013, récipiendaire, entre autres, du Grand Prix littéraire Archambault) et *En rampant* (2016), David Clerson propose un premier recueil de nouvelles où il poursuit l'exploration des thèmes et des motifs composant son univers singulier. Précisons d'entrée de jeu que la forme brève s'accorde tout à fait avec son approche à la fois cérébrale et surréelle.



Les douze récits de *Dormir sans tête* forment un assemblage très homogène sur le plan du propos, lequel est annoncé par la citation de Claude Cahun, artiste surréaliste, en exergue au recueil : « Je désertai vos armées. Je circulerai librement dans l'espace intermédiaire » (c'est nous qui soulignons). Ce parti pris pour l'entre-deux, pour la marginalité, ce besoin de quitter une civilisation aliénante se révèlent ici par le biais de personnages inconfortables dans le monde qu'ils occupent, prisonniers « d'allégories crépusculaires, où dégén[èrent] les hommes, qui se confond[ent] avec les animaux et la terre » (« Yamachiche »). Voilà qui décrit non seulement la majorité des protagonistes du recueil, mais aussi ceux des récits créés par certains d'entre eux. En effet, outre « Yamachiche », d'autres nouvelles de Clerson mettent en scène des auteurs, par exemple « Le réel extérieur » et « La Pologne » : dans cette dernière, un écrivain, le frère du narrateur, publie un récit de survie aux accents dystopiques dont les personnages sont deux frères vivant au bord d'un fleuve... le tout n'étant pas sans évoquer le premier roman de Clerson. La mise en abyme est fréquente dans ces textes où le vide intérieur des hommes constitue un écho à la déchéance du monde et où

on oscille entre le réel et le surnaturel, voire l'onirisme, dans une ambiguïté maîtrisée, bien servie par les finales des nouvelles. Ici, l'être humain est perdu dans une civilisation en déclin, froide et mécanique, à laquelle s'oppose une nature sombre et sauvage, à la fois attirante et inquiétante, telle une divinité archaïque; la rejoindre exige une mutation, un abandon à l'animalité que l'on porte en soi. Ce processus, fréquemment associé à la maladie du corps et de l'esprit, à la dégénérescence individuelle et sociale, emprunte la forme de la contamination, du parasitage, particulièrement par des primates ou des insectes (dans « Le singe intérieur », un homme croit être habité par un orang-outan dont il a croisé le regard en visionnant un documentaire et, plus il accepte cette présence, plus il abandonne la société, convaincu de s'être transformé en une sorte de singe hybride apocalyptique; « Les méduses » suit un homme qui se retire peu à peu du monde des humains après avoir avalé un insecte qui se met à grandir en lui, à l'envahir, alors qu'il est obsédé par la vision de méduses lumineuses flottant dans l'océan). Pourtant, ces maux, ces « invasions » constituent peut-être pour ceux qui en souffrent le seul espoir de se libérer du mal-être qui pèse sur eux...

On retrouve aussi, de manière persistante au fil des récits, la descente, dans l'ombre et les profondeurs; l'enfermement; le labyrinthe physique et psychique. Deux nouvelles forment en ce sens un bel écho: « La ville intérieure », où un homme explore sans relâche une ville secrète située sous la cité souterraine de Montréal, jusqu'à ne plus vouloir en sortir, et « Le réel extérieur », dont le héros, à la suite d'un accident cérébral ayant occasionné chez lui des troubles de langage, écrit des récits où les personnages errent dans un hôpital multiforme rappelant les gravures d'Escher, qu'ils réussissent à transformer grâce à la nouvelle langue qu'ils créent et qui contamine celle de leur auteur. La solitude est profonde chez les êtres qui peuplent le recueil, et le couple, souvent peu durable: l'amour semble voué à s'éteindre. On constate ainsi la quasi-impossibilité de contacts véritables 95

(la relation la plus sentie de l'ouvrage est sans doute celle d'une petite fille et de son chiot né sans tête, qui finira écrasé par un autobus scolaire). La mort, souvent celle des parents, hante les protagonistes, des individus dont plusieurs sont en proie à des céphalées et à des troubles du sommeil, ce dernier étant soit trop lourd, empreint de rêves prémonitoires, pulsionnels et fiévreux, soit difficile, voire impossible à atteindre. On sent partout la conscience d'une fin proche, intime ou collective, à la teneur incertaine, mais à laquelle on ne pourra en définitive échapper. Est-elle complètement dysphorique ou laisse-t-elle présager une issue, un renouveau ? Clerson fait planer le doute à ce sujet, comme en témoigne l'explicit du « Langage des chasseurs » : « Comme l'ours j'espère la venue de l'hiver, une hibernation salvatrice suivie d'un nouvel éveil, et mes pas à nouveau posés au milieu des fougères, marchant sur les traces d'un autre, sans savoir si je le retrouverai en chemin. »

Le tout, dans son portrait d'une humanité angoissée, mutante, en quête de sens mais aussi en déclin, rappelle, parfois explicitement, Beckett et Kafka (cités comme influences des écrivains dans « Yamachiche »), mais fait aussi songer, de manière plus fugitive, à *Des anges mineurs* de Volodine. L'univers de l'œuvre demeure dense, chargé. La narration nous y plonge profondément, non sans un peu de confusion parfois (certains passages où un récit itératif semble soudain devenu un récit simultané, par exemple dans « La ville intérieure » et « Les forêts et les villes », peuvent déconcerter). Le format de la nouvelle permet des incursions fulgurantes dans l'esprit de ces individus troublés ; en maintenant l'équivoque et la fragmentation, il a l'avantage d'éviter trop de lourdeur. Citons la très réussie « Soukhoumi », où un jeune chercheur universitaire en biologie passe dans ses rêves du Montréal actuel à une station de recherche abkhaze de la fin des années 1980, le Sanctuaire des singes, un lieu réel où a sévi Ilia Ivanov, scientifique soviétique accusé d'avoir tenté des hybridations entre singes et humains dans les 96 années 1920. L'amitié onirique du héros avec un spécialiste

des primates qui y réside lui fera expérimenter la guerre et contaminera son réel : désormais, des singes mutilés l'accompagneront dans son environnement quotidien.

On pourrait trouver l'ensemble un peu redondant, en fin de compte, mais sa singularité demeure et fascine, tout en rappelant (peut-on encore en douter ?) à quel point les littératures de l'étrange nous parlent justement de notre réalité. On espère assurément d'autres incursions de Clerson dans le genre nouvellistique.

Marie-Claude Lapalme